

Perdre sa place

Politique de la littérature de Jacques Rancière. Galilée, « La philosophie en effet », 233 p.

Jean-François Bourgeault

Number 220, May–June 2008

Jacques Rancière : le dissensus à l'oeuvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16913ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourgeault, J.-F. (2008). Perdre sa place / *Politique de la littérature* de Jacques Rancière. Galilée, « La philosophie en effet », 233 p. *Spirale*, (220), 21–22.

Perdre sa place

POLITIQUE DE LA LITTÉRATURE de Jacques Rancière

Gallée, « La philosophie en effet », 233 p.

par JEAN-FRANÇOIS BOURGEOULT

Colloques, journées d'études, rencontres, numéros spéciaux, collectifs et autres circonstances récentes incarnant autant de provenances des textes ici rassemblés, on aurait pu croire cet ouvrage un simple supplément au maître-livre *La parole muette* ou encore à *La chair des mots*, c'est-à-dire un addendum plus ou moins négligeable, devant son existence aux sommations voraces de l'archivistique plutôt qu'aux nécessités plus rares de la pensée renouvelant ses actes en profondeur. Témoin à cet égard la constance de certains retours — ainsi l'œuvre de Flaubert dans « La mise à mort d'Emma Bovary », ainsi celle de Mallarmé dans « L'intrus » —, parmi lesquels il faut surtout compter celui d'une théorie de la littérature comme émergence historique, « régime nouveau d'identification de l'art d'écrire » dont *La parole muette* avait déjà énoncé les invariants. À des fins de clarté, il ne sera pas inutile de les rappeler brièvement pour ceux qui ne seraient pas de la corporation. À « l'ordre républicain du système de la représentation », centré sur la valeur normative de l'œuvre comme « fable bien construite nous présentant des hommes en acte qui explicitaient leur conduite en beaux discours, convenant en même temps à leur état, à la donnée de l'action et au plaisir des hommes de goût », la littérature oppose selon le philosophe un régime de l'expression qui renverse terme à terme tous ces principes : « Au primat de la fiction s'oppose le primat du langage. À sa distribution en genres s'oppose le principe antigénéral de l'égalité de tous les sujets représentés. Au principe de convenance s'oppose l'indifférence du style à l'égard du sujet représenté. À l'idéal de la parole en acte s'oppose le modèle de l'écriture » (*La parole muette*). Quoique le partage des deux systèmes semble ici s'accomplir sans impuretés, Rancière rappelle à plus d'une reprise que ce basculement historique ne se fait pas de manière uniforme, régulière, continue, de sorte que son achèvement définitif n'est pas plus envisageable que n'est solvable, pour l'œuvre écrite en régime de littérature, la tension entre la réminiscence des principes des Belles-Lettres et l'appel d'une poésie qui les ruine.

Politique de la littérature eût-il été cette annexe que la qualité, la profondeur, le tranchant même de ses lectures auraient d'une certaine façon compensé la redondance de certains coups de force théoriques déjà éprouvés. Tout ce qui forme le climat philosophique de la pensée rancérienne s'y retrouve, depuis une prose rapide, dense, vibrant aux saccades dialectiques des phrases courtes, jusqu'à cette inimitable réticence à citer autrement que pour produire un exemple ou complexifier une évidence (aucune trace ici d'une mémoire, même lointaine, de cette *historia magistra vitae* où la citation atteste la gratitude d'un héritage). Or, cette appréhension de l'inessentiel ajout ne résiste pas longtemps à la lecture des textes, dont quelques-uns possèdent une portée excédant de loin celle qu'on aurait été tenté d'accorder à ce livre d'*après-coup* — une portée dont le poids surpasse même, en un certain sens, tout ce que Rancière avait pu écrire sur la fracture instaurée dans l'ordre des savoirs par l'invention de la littérature. Là où il retraçait dans *La parole muette* la naissance de ce dispositif en explorant la « contradiction » interne qui lui est propre, *Politique de la littérature* est l'occasion pour lui de se tourner vers les voies par lesquelles les nouveaux modes de rationalité produites par la littérature ont migré dans l'histoire vers d'autres sciences ou médias sur le point de naître. Plus encore, l'étude de cette diffusion disciplinaire

a pour volonté très nette de montrer comment les sciences réceptrices ont voulu masquer dès l'origine ces emprunts fondateurs, transformant silencieusement, par un renversement aussi brutal que logique, l'impropriété de leurs annexions en manifestations de leurs « propriétés » les plus singulières. Du parcours engagé dans ces stratégies d'appropriation émerge ainsi une étonnante théorie de la littérature comme *archiscience*, créancière secrète assurant dans l'histoire le prêt de modèles herméneutiques convertis en autant d'évidences par les sciences qui s'en sont emparé.

Ainsi l'enquête fiscale peut-elle engendrer le récit des transferts de fonds qui n'auraient cessé de circuler dans l'ombre de l'économie des savoirs qui est la nôtre depuis deux siècles. Loin de reconduire à la « vérité sans âge » des craintes archaïques dont la psychanalyse avait voulu faire sa *terra incognita*, *L'homme aux loups* de Freud devient alors le signe que ce dispositif de l'épiphanie, pour s'énoncer, doit « passer par les fenêtres de cette nouvelle forme de vérité des histoires, de cette manière nouvelle de conjuguer le dedans et le dehors, le réel et la fiction, l'enchaînement et l'interruption, qui s'appelle littérature » (« La vérité par la fenêtre »). Renvoyée à une compromission que certains de ses praticiens s'acharnent pourtant à vouloir réfuter, l'histoire subit le même traitement. Entreprise en vue de promouvoir la vie anonyme des êtres quelconques au rang de vérité muette à déchiffrer dans les archives, sa réforme méthodologique la plus importante prend ici les proportions d'un épiphénomène disciplinaire : « Une histoire nouvelle, scientifique, a été possible quand l'ordre représentatif classique qui séparait la clarté des actions de l'obscurité de la vie a été révoqué par le régime nouveau de la littérature » (« L'historien, la littérature et le genre biographique »). Renversement d'origines à l'œuvre, enfin, dont la lecture philosophique de Mallarmé par Alain Badiou permet elle aussi le déchiffrement. « Posé à l'envers », le poème de Mallarmé devient lui-même le producteur des modes d'intelligibilité mis en œuvre par Badiou pour le remettre à sa place; et celle-ci, parce qu'elle est inassignable, toujours en déplacement, rappelle à la philosophie qu'elle ne peut s'assurer de sa pureté en résolvant le soupçon de *hantise* qui est le sien.

Réévaluée à l'aune de cette scène riche en coulisses, où abondent les trafics inconscients, la frénésie de « démystification » littéraire qui s'empara du dernier siècle devient alors indiscernable d'une volonté économique de *blanchir* l'origine des pratiques que ces sciences retournent contre leur pourvoyeuse : « Les critiques du XX^e siècle ont cru, au nom de la science marxiste ou freudienne, de la sociologie ou de l'histoire des institutions et des mentalités, démystifier la naïveté littéraire et énoncer son discours inconscient, en montrant comment

les fictions chiffraient sans le savoir les lois de la structure sociale, l'état de la lutte des classes, le marché des biens symboliques ou la structure du champ littéraire. Mais les modèles explicatifs qu'ils ont utilisés pour dire le vrai sur le texte littéraire sont les modèles forgés par la littérature elle-même. Analyser les réalités prosaïques comme des fantasmagories portant témoignage de la vérité cachée d'une société, dire la vérité de la surface en voyageant dans les profondeurs et en énonçant le texte social inconscient qui s'y déchiffre, ce modèle de la lecture symptomale est l'invention propre de la littérature. Elle est le mode même d'intelligibilité dans lequel sa nouveauté s'est affirmée et qu'elle a transmise à ces sciences de l'interprétation qui ont cru, en les lui appliquant en retour, la forcer à avouer sa vérité cachée. »

C'est là tout l'inconvénient de l'art du dévoilement : quiconque le pratique court le risque de livrer un inconscient au moment même où il en traque un autre. Le frêle privilège de la « lucidité » ne s'offre à la pensée qu'au prix de basculer dans un carnaval historique où ceux qui commercialisent leur dégrisement s'offrent en qualité de naïfs *virtuels* pour d'autres dialecticiens plus agiles, ou simplement plus tardifs, au sein d'une spirale où les surplombs exponentiels s'engendrent à l'infini. De l'ancien praticien de la démystification, qui pouvait encore vivre dans le temps avec le sentiment d'avoir le *telos* de son côté, on pourrait dire avec Sloterdijk qu'« il tire une ultime fierté à s'exposer plus tôt que d'autres aux vexations historiquement inévitables, pour les transmettre à un public d'êtres restant à vexer » (*L'œuvre du crime et le temps de l'œuvre d'art*). Or, l'entière de la philosophie ranciérienne repose à cet égard sur une volonté de *méta-démystification* où les éventuels vexés sont libérés de leurs vexateurs, et où s'évanouissent d'autant les affects reliés à l'« ultime fierté » des détrompés qui offrent en spectacle leur surplus de conscience historique. De l'amertume des esprits chagrins sommés par une époque exécrable de la haine, jusqu'au narcissisme de qui compense son impuissance par la jouissance de savoir au moins à quel *fatum* inébranlable il est livré, tout ce qui constitue la gamme tonale d'un certain kitsch apocalyptique aujourd'hui en vigueur dans le monde de la culture trouve dans la pensée de Rancière une résistance... imprévue. Là où la logique consensuelle voudrait que les places existent avant que n'apparaissent ceux qui les occupent, et donc qu'aux démystifications unilatéralement critiques ne puissent s'opposer que des appels aux enchantements perdus, la pensée dissensuelle de Rancière échappe à l'un et l'autre de ces rôles ; elle n'a comme seule place, en fait, que celle qui reste une fois affirmé le pouvoir de « délier » tous les énoncés des places préalables susceptibles de les piéger. Et le strict corollaire de cette confiance dans l'émancipation hasardeuse de tous, sans guides,

sans magistères pour en dicter la formule ou en authentifier l'événement, est l'invitation antihégélienne de « se soustraire à toute théologie du temps, à toute pensée du trauma originel ou du salut à venir » sur laquelle s'achevait *Malaise dans l'esthétique*.

Mais le fantôme hégélien ne s'exorcise peut-être pas à si peu de frais. Si vraiment l'histoire économique de la littérature s'inaugure par une multiplicité de prêts passés sous silence, rien n'indique que le capital à l'origine de cette diffusion ne puisse devenir inefficace. Rien n'indique qu'une fois achevée l'absorption (et l'éventuelle banalisation) complète par les sciences sociales ou médias bénéficiaires de la « logique » littéraire, de ses modes de rationalité, de ses schémas de lecture, de ses réflexes d'interprétation et des évidences qu'elle a léguées, la littérature elle-même ne sera pas rendue obsolète par l'interruption de l'histoire du *crédit* qui a été la sienne depuis les commencements selon Rancière. La désertion même qu'il pratique de la littérature contemporaine (Borges reste dans *Politiques de la littérature* l'écrivain étudié le plus récent), jumelée avec une fréquentation assidue du cinéma et des arts visuels (accroissant par comparaison le diagnostic d'une désaffection), laisse croire que la littérature, dépourvue désormais du pouvoir qui était le sien d'inventer des

.....

Du parcours engagé [par Rancière] dans ces stratégies d'appropriation émerge ainsi une étonnante théorie de la littérature comme archiscience, créancière secrète assurant dans l'histoire le prêt de modèles herméneutiques convertis en autant d'évidences par les sciences qui s'en sont emparé.

.....

formes communes d'expérience et de provoquer leurs appropriations, serait sur le point de confirmer un dernier paradoxe et de s'évanouir dans son propre succès. À l'heure où elle court le risque de s'effacer lentement des consortiums disciplinaires, où son nom même peine à justifier l'existence de départements ou de programmes autonomes au sein du monde de la transmission, où ses pratiquants sont perçus comme autant de *lobbyistes* et que ses défenseurs victimisent de plus en plus le nom qu'ils cherchent à défendre (du fait même qu'ils cherchent à le défendre), l'hypothèse ranciérienne éclaire d'une lumière nouvelle l'engloutissement dont nous sommes peut-être contemporains. Mais si tel est le cas, si l'aventure de la littérature est vraiment cette lente désintégration au sein d'autres sciences qui se l'incorporent, alors il faudra reconnaître qu'au terme (improbable) de cette transsubstantiation continue, l'accomplissement et l'échec seront presque indiscernables. Et que comme dans un conte de Borges où deux théologiens ennemis (« l'orthodoxe et l'hérétique, celui qui haïssait et celui qui était haï, l'accusateur et la victime ») s'aperçoivent, morts, qu'ils ne sont pour « l'insondable divinité » qu'une même personne, la littérature et les sciences qui auront pris sa « place » auront peut-être aussi, aux yeux d'on ne sait qui, d'on ne sait quoi, un seul et même visage, où quelques noms négligeables font provisoirement leur séjour. ●